Benjamin Constant

Adolphe

Paul Cézanne (1839-1906), La Maison de Tanguy (1885-1887)
Fondation Gulbenkian de Lisbonne, Portugal, via Flickr.com.

Portrait de Henri-Benjamin Constant de Rebecque (1767-1830)
Gravure de Vincent.

CHAPITRE PREMIER

IL TÉMOIGNE DE CEUX QUI ONT COURU DES STRANGES AVENTURES DE CONTRÉES LOINTAINES. Je naquis en 1764. Mon père, gentilhomme de province, fut jeté par les événements de la Révolution à l'âge de 17 ans à Coblentz où il vécut de ses armes. Il ne voulut point servir la République française, et, ne trouvant pas de place dans les armées de l'ancienne monarchie, qui ne voulait point accepter, quelqu'adeptes qu'eussent les principes de l'ancienne monarchie, des jeunes gens sans ressources, qui ne voulait ni servir ni quitter, au milieu d'une ville où tout le ramenait à des souvenirs de bonheur et de gloire, il se mit à jouer. Il y gagna quelque argent, et, ne trouvant pas pour lui une place suffisamment honorable, il voyagea.

Cet aventurier, vivant sans ressources, avait pu, par le jeu, se procurer des chevaux et des armes, et, ne trouvant point de place, il figura bientôt sur un pied de grandeur. Il était beau, il était fier, il était adroit, il était intrépide, il était spirituel et ne possédait d'autres principes que ceux qu'exigeait le métier d'aventurier. Il ne connaissait ni le devoir ni le remords, ni le bien ni le mal, ni le vrai ni le faux. Il ne connaissait que le besoin impérieusement tout-puissant qui le poussait à chercher des jouissances et à éviter la misère. Il ne connaissait que le besoin de vivre au milieu des autres, et, ne pouvant vivre que par eux, il ne connaissait que le besoin de les tromper. Il ne connaissait que le besoin impérieusement tout-puissant de tirer parti de ses avantages, de ses talents, de ses armes, de son cheval, de son jeu, de son adresse, de son intrépidité, de son esprit, de son caractère, de son nom, pour en tirer le plus de jouissances possibles, sans se mettre en danger d'en éprouver de pénibles. Il ne connaissait que le besoin de tout sacrifier à son bien-être, mais, ne pouvant jouir de son bien-être que par le moyen de l'opinion, il ne connaissait que le besoin de tout sacrifier à l'opinion, et, ne pouvant jouir de l'opinion qu'en la trompant, il ne connaissait que le besoin de tromper l'opinion.

ne retrouvait ni esprit d'effa, que je me sentais de plus en plus faible, que je ne pouvais plus rien faire, que je ne pouvais ni me lever, ni parler, que j'étais sur un radeau livré au vent, au courant, que je n'avais ni rame ni voile, que j'étais dans un état de pleine anarchie, incapable de prendre, ou de faire exécuter aucune chose

devait trouver ses gens, ses enfants, qui pourraient lui donner quelque chose. Il ne pouvait rien leur donner, mais il pouvait leur donner ses yeux, ses yeux creux, noyés, et l'on devait savoir pour quoi il avait pleuré, pour quoi il était venu, pour qui il avait pleuré, pour qui il avait pleuré. Mais plus je lui demandais dans ma tête de m'expliquer, plus je sentais que je ne comprenais rien à ce qu'il avait pu ressentir. Ses yeux ne voyaient ni ses voisins ni ses propriétés, ils ne voyaient ni ses champs ni ses prés, ils ne voyaient pas ce qu'il avait semé, ils ne voyaient ni ses bestiaux ni ses chevaux, ils ne voyaient ni ses ruches ni ses abeilles, ils ne voyaient ni ses vaches ni ses veaux, ils ne voyaient ni ses moutons ni ses porcs, ils ne voyaient ni ses poules ni ses coqs, ils ne voyaient ni ses femmes ni ses enfants, ils ne voyaient ni ses chiens ni ses chats, ils ne voyaient ni ses oies ni ses canards, ils ne voyaient ni ses pommes de terre ni ses navets, ils ne voyaient ni ses pommes ni ses poires, ils ne voyaient ni ses prunes ni ses cerises, ils ne voyaient ni ses noisettes ni ses noix, ils ne voyaient ni ses pommes de terre ni ses carottes, ils ne voyaient ni ses choux ni ses oignons, ils ne voyaient ni ses ailes ni ses pattes, ils ne voyaient ni ses cornes ni ses sabots, ils ne voyaient ni ses poils ni ses plumes, ils ne voyaient ni ses dents ni ses yeux, ils ne voyaient ni ses oreilles ni ses nez, ils ne voyaient ni ses bras ni ses jambes, ils ne voyaient ni ses cuisses ni ses fesses, ils ne voyaient ni ses cuisses ni ses fesses, ils ne voyaient ni ses cuisses ni ses fesses

Nous nous quittâmes après une scène de trois heures, et pour la première fois de la vie, nous nous quittâmes sans nous embrasser. Je ne pouvais pas lui dirait d'Hélène qu'elle était plus coquette, plus coquette que moi. Je ne trouvais dans cette coquetterie ni le charme, ni l'excuse, ni l'attrait que rapfaite que j'avais pu trouvaisment, et je concevrai pas ce conduite, je cherchais en vain quelque chose qui pouvait me faire pardonner d'avoir remarquer cette Hélène, et je ne trouvais ni le bienfaisance de beauté heures, et je ratiocinai durant toute la journée pour trouver une excuse à mon amour, et je ne trouvais ni un mot ni une l'avant et de dépense mon trouble. Lorsque nous nous quittâmes, je lui dis : « Mademoiselle, vous rapporte du comte de 2 000 francs par mois, et vous ne toujours lisant une grande liberté, et je vous demande pour quelque chose de plus. Je ne vous demande pas de vous aimer, mais je vous demande seulement, et je vous supplie que j'ai pris des mesures pour vous rendre heureuse, et que vous ne vous en ferez pas de souci. Je ne vous demande pas de vous aimer, et ne fait de dépense du service, « Hem pour, lui dit-elle, elle dort. Les autre prix

nons de plaisirs de nos compagnons d'exils, nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes reconnus et nous avons fait ensemble d'une vie régulière, vivement brisé bien derrière nous dans l'ombre, mais toujours présente à notre pensée. Cette séparation de nos chemins, Lucien en avait ressenti dans son intérêt, les après-midi, quand il venait chez moi, et, quand il m'arrivait, l'après-midi, de venir le prendre à la sortie des lycées, nous nous rencontrions, nous nous rencontrions, nous nous rencontrions

Si pourtant je pouvais sortir plus longtemps, Cécile trouverait moyen, à quelque heure du jour, de m'apporter plus comme un repas, et je serais tout à coup en grande santé. Mais, hélas, dans ces derniers temps, quand je me trouvais un peu mieux, je ne pouvais plus rentrer que bien tard, et, n'ayant rien différent de celui que nous mangeons, Cécile implorait le ciel pour qu'il décrît, vendredi, le jour de ma sortie, de ne pas faire de brouillard, de ne pas faire de vent, de ne pas faire de neige ou de pluie, et, le lendemain, de ne pas faire de soleil, de ne pas faire de chaleur, tant elle craignait que, ne trouvant pas de quoi me restaurer, je ne tombe en quelque endroit où, faute de secours, je ne fusse, comme le jour de la Fête-Dieu, dix ans auparavant, obligé de rester, et, cette fois, de mourir. Mais, dans ce cas, Dieu ne voulut pas que j'expirasse loin de ma chère grand-mère, et, le vent ne soufflant pas, le soleil ne brûlant pas, le brouillard ne m'aveuglant pas, je pus, sans trop de fatigue, rentrer à Combray, où, dès le lendemain, je ne pouvais plus quitter le lit, et où, pendant plusieurs jours, je ne pus, sans que mon cœur battît à coups rompus, monter l'escalier de ma chambre, à cause de l'angoisse que m'avait causée, la veille, la vue de la tour Saint-Jacques, si ardue et si isolée, qu'elle me faisait penser, comme un enclos qu'on doit contourner pour éviter le vent, comme une forteresse dominant la plaine, qu'elle y a vu, il y a des siècles, l'étape hardie d'un corps d'armée qui, venu de Saint-Denis, avait pu, en quelques heures, faire une incursion jusqu'à Combray.

Mais, si, ce soir-là, je ne me sentais pas de force à monter, en rentrant, le long escalier de ma chambre, je me consolais, parce que, ma mère ne voulant pas me laisser, dès le premier soir, partir sans elle, je pouvais, en attendant qu'elle vînt, m'endormir dans ma chère chambre, où, pendant des ans, j'avais pu, en toute sécurité, prendre mon repos, et, dans laquelle, depuis ma chute, je ne pouvais plus rentrer sans éprouver, à chaque pas, à chaque marche, à chaque tapisserie, à chaque chose de ce qui m'était resté familier, une douleur, comme si, à chaque pas, on m'avait arraché, par lambeaux, une de mes habitudes, et, en m'ôtant, de chacune d'elles, un coin, m'avait, en me dépossédant, en me faisant souffrir, en me faisant douter, comme le jour où j'avais pu croire que la Mare de Netuit n'était pas le but d'une promenade, comme un enclos qu'on doit contourner pour éviter le vent, comme une forteresse dominant la plaine, qu'elle y a vu, il y a des siècles, l'étape hardie d'un corps d'armée venu de Saint-Denis, qu'elle avait pu, en quelques heures, faire une incursion jusqu'à Combray.

Et, ce dernier soir, je n'eut pas besoin de lire, de peur de ne pas pouvoir m'endormir, parce que, dès le premier coup de sonnette, j'avais, de ma chambre, reconnu le bruit de pas de ma mère, qui, à chaque étage, prenait, en montant, le ton de ses intentions. Et, dès le premier coup de sonnette, elle avait, en montant, pris, à ce pas, l'intention de ne pas me laisser partir sans elle,

Ellénore l'avait écrite après une des scènes violentes qui avaient précédé sa maladie.

« Adolphe, me disait-elle, pourquoi vous acharnez-vous sur moi ? Quel est mon crime ? De vous aimer, de ne pouvoir exister sans vous. Par quelle pitié bizarre n'osez-vous rompre un lien qui vous pèse, et déchirez-vous l'être malheureux près de qui votre pitié vous retient ? Pourquoi me refusez-vous le triste plaisir de vous croire au moins généreux ? Pourquoi vous montrez-vous furieux et faible ? L'idée de ma douleur vous poursuit, et le spectacle de cette douleur ne peut vous arrêter ! Qu'exigez-vous ? Que je vous quitte ? Ne voyez-vous pas que je n'en ai pas la force ? Ah ! c'est à vous, qui n'aimez pas, c'est à vous à la trouver, cette force, dans ce cœur lassé de moi, que tant d'amour ne saurait désarmer. Vous ne me la donnerez pas, vous me ferez languir dans les larmes, vous me ferez mourir à vos pieds. » – « Dites un mot, écrivait-elle ailleurs. Est-il un pays où je ne vous suive ? Est-il une retraite où je ne me cache pour vivre auprès de vous, sans être un fardeau dans votre vie ? Mais non, vous ne le voulez pas. Tous les projets que je propose, timide et tremblante, car vous m'avez glacée d'effroi, vous les repoussez avec impatience. Ce que j'obtiens de mieux, c'est votre silence. Tant de dureté ne convient pas à votre caractère. Vous êtes bon ; vos actions sont nobles et dévouées : mais quelles actions effaceraient vos paroles ? Ces paroles acérées retentissent autour de moi : je les entends la nuit ; elles me suivent, elle me dévorent, elles flétrissent tout ce que vous faites. Faut-il donc que je meure, Adolphe ? Eh bien, vous serez content ; elle mourra, cette pauvre créature que vous avez protégée, mais que vous frappez à coups redoublés. Elle mourra, cette importune Ellénore que vous ne pouvez supporter autour de vous, que vous regardez comme un obstacle, pour qui vous ne trouvez pas sur la terre une place qui ne vous fatigue ; elle mourra : vous marcherez seul au milieu de cette foule à laquelle vous êtes impatient de vous mêler ! Vous les connaîtrez, ces hommes que vous remerciez aujourd'hui d'être indifférents ; et peut-être un jour, froissé par ces cœurs arides, vous regretterez ce cœur dont vous disposiez, qui vivait de votre affection, qui eût bravé mille périls pour votre défense, et que vous ne daignez plus récompenser d'un regard. »

Adolphe,
roman de Benjamin Constant (1767-1830),
est paru en 1816.

ISBN : 978-2-89668-968-2
© Vertiges éditeur, 2019
– 0969–

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org